

Cambrinus et autres Contes

Charles Deulin



Exporté de Wikisource le 24/01/2019

==

I

==

Au temps jadis, il y avait au village de Vicq, sur les bords de l'Escaut, une bonne femme nommée Misère qui allait quémander de porte en porte, et qui paraissait aussi vieille que le péché originel.

En ce temps-là, le village de Vicq ne valait guère mieux qu'un hameau : il croupissait au bord d'un marécage, et on n'y voyait que quelques maigres censes couvertes de joncs.

Misère habitait à l'écart une pauvre cassine en pisé, où elle n'avait pour toute société qu'un chien, qui s'appelait Faro, et pour tout bien qu'un bâton et une besace, que trop souvent elle rapportait aux trois quarts vide.

La vérité est de dire cependant qu'elle possédait encore dans un petit closeau, derrière sa hutte, un arbre, un seul. Cet arbre était un poirier si beau qu'on ne vit jamais rien de tel depuis le fameux pommier du paradis terrestre.

Le seul plaisir que Misère goûtât en ce monde était de manger des fruits de son jardin, c'est-à-dire de son poirier ; malheureusement, les garçonnetts du village venaient marauder dans son clos.

Tous les jours que Dieu fait, Misère allait quêter avec Faro ; mais à l'automne Faro restait à la maison pour garder les poires, et c'était un crève-cœur pour tous les deux, car la

pauvre femme et le pauvre chien s'aimaient de grande amitié.

II

Or, il vint un hiver où, deux mois durant, il gela à pierre fendre. Il chut ensuite tant de neige que les loups quittèrent les bois et entrèrent dans les maisons. Ce fut une terrible désolation dans le pays, et Misère et Faro en souffrirent plus que les autres.

Un soir que le vent hurbêlait et que la neige tourbillonnait, les malheureux se réchauffaient l'un contre l'autre près de l'âtre éteint, quand on frappa à la porte.

Chaque fois que quelqu'un s'approchait de la chaumine, Faro aboyait avec colère, croyant que c'étaient les petits maraudeurs. Ce soir-là, au contraire, il se mit à japper doucement et à remuer la queue en signe de joie.

« Pour l'amour de Dieu ! fit une voix plaintive, ouvrez à un pauvre homme qui meurt de froid et de faim.

— Haussez le loquet ! cria Misère. Il ne sera point dit que, par un temps pareil, j'aurai laissé dehors une créature du bon Dieu. »

L'étranger entra : il paraissait encore plus vieux et plus misérable que Misère, et n'avait pour se couvrir qu'un sarrau bleu en haillons.

« Asseyez-vous, mon brave homme, dit Misère. Vous êtes

bien mal tombé, mais j'ai encore de quoi vous réchauffer. »

Elle mit au feu sa dernière bûche et donna au vieillard trois morceaux de pain et une poire, qui lui restaient. Bientôt le feu flamba, et le vieillard mangea de grand appétit : or, pendant qu'il mangeait, Faro lui léchait les pieds.

Quand son hôte eut fini, Misère l'enveloppa dans sa vieille couverture de futaine, et le força de se coucher sur sa paille, tandis qu'elle-même s'arrangeait pour dormir la tête appuyée sur son escabeau.

Le lendemain, Misère s'éveilla la première :

« Je n'ai plus rien, se dit-elle, et mon hôte va jeûner. Voyons s'il n'y a pas moyen d'aller quêter dans le village. »

Elle mit le nez à la porte : la neige avait cessé de choir et il faisait un clair soleil de printemps. Elle se retourna pour prendre son bâton et vit l'étranger debout et prêt à partir.

« Quoi ! vous partez déjà ? dit-elle.

— Ma mission est remplie, répondit l'inconnu, et il faut que j'aille en rendre compte à mon maître. Je ne suis point ce que je parais : je suis saint Wanon, patron de la paroisse de Condé, et j'ai été envoyé par Dieu le Père pour voir comment mes fidèles pratiquent la charité, qui est la première des vertus chrétiennes. J'ai frappé à l'huis du bourgmestre et des bourgeois de Condé, j'ai frappé à l'huis du seigneur et des censiers de Vicq ; le bourgmestre et les bourgeois de Condé, le seigneur et les censiers de Vicq m'ont laissé grelotter à leur porte. Toi seule as eu pitié de mon malheur, et tu étais aussi malheureuse que moi. Dieu va te le rendre : fais un vœu, il s'accomplira. »

Misère se signa et tomba à genoux :

« Grand saint Wanon, dit-elle, je ne m'étonne plus que Faro vous ait léché les pieds, mais ce n'est point par intérêt que je fais la charité. D'ailleurs, je n'ai besoin de rien.

— Tu es trop dénuée de toutes choses, dit saint Wanon, pour n'avoir point de désirs. Parle, que veux-tu ? »

Misère se taisait :

« Veux-tu une belle cense avec du blé plein le grenier, du bois plein le bûcher et du pain plein la huche ? Veux-tu des trésors, veux-tu des honneurs ? Veux-tu être duchesse, veux-tu être reine de France ? »

Misère secoua la tête.

« Un saint qui se respecte ne doit pas être en reste avec une pauvre, reprit saint Wanon d'un air piqué. Parle, ou je croirai que tu me refuses par orgueil.

— Puisque vous l'exigez, grand saint Wanon, répondit Misère, j'obéirai. J'ai là, dans mon jardin, un poirier qui me donne de fort belles poires ; par malheur, les jeunes gars du village viennent me les voler, et je suis forcée de laisser le pauvre Faro à la maison pour monter la garde. Faites que quiconque grimpera sur mon poirier n'en puisse descendre sans ma permission.

— Amen ! » dit saint Wanon en souriant de sa naïveté, et, après lui avoir donné sa bénédiction, il se remit en route.

III

La bénédiction de saint Wanon porta bonheur à Misère, et dès lors elle ne rentra plus jamais la mallette vide à la maison. Le printemps succéda à l'hiver, l'été au printemps et l'automne à l'été. Les garçonnets, voyant Misère sortir avec Faro, grimpèrent sur le poirier et remplirent leurs poches ; mais au moment de descendre, ils furent bien attrapés.

Misère, au retour, les trouva perchés sur l'arbre, les y laissa longtemps et lâcha Faro à leurs trousses quand elle voulut bien les délivrer. Ils n'osèrent plus revenir, les Vicquelots eux-mêmes évitèrent de passer près de l'arbre ensorcelé, et Misère et Faro vécurent aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde.

Vers la fin de l'automne, Misère se réchauffait un jour au soleil dans son jardin, quand elle entendit une voix qui criait : « Misère ! Misère ! Misère ! » Cette voix était si lamentable que la bonne femme se prit à trembler de tous ses membres, et que Faro hurla comme s'il y avait eu un trépassé dans la maison.

Elle se retourna et vit un homme long, maigre, jaune et vieux, vieux comme un patriarche. Cet homme portait une faux aussi longue qu'une perche à houblon. Misère reconnut la Mort.

« Que voulez-vous, l'homme de Dieu, dit-elle d'une voix altérée, et que venez-vous faire avec cette faux ?

— Je viens faire ma besogne. Allons ! ma bonne Misère, ton heure a sonné, il faut me suivre.

— Déjà !

— Déjà ? Mais tu devrais me remercier, toi qui es si pauvre, si vieille et si caduque.

— Pas si pauvre ni si vieille que vous le croyez, notre maître. J'ai du pain dans la huche et du bois au bûcher ; je n'aurai que quatre-vingt-quinze ans vienne la Chandeleur ; et, quant à être caduque, je suis aussi droite que vous sur mes jambes, soit dit sans affront.

— Va ! tu seras bien mieux en paradis.

— On sait ce qu'on perd, on ne sait pas ce qu'on gagne au change, dit philosophiquement Misère. D'ailleurs, cela ferait trop de peine à Faro.

— Faro te suivra. Voyons, décide-toi. »

Misère soupira.

« Accordez-moi du moins quelques minutes, que je m'attife un peu : je ne voudrais point faire honte aux gens de là-bas. »

La Mort y consentit.

Misère mit sa belle robe d'indienne à fleurs qu'elle avait depuis plus de trente ans, son blanc bonnet et son vieux mantelet de Silésie, tout usé, mais sans trou ni tache, qu'elle ne revêtait qu'aux fêtes carillonnées.

Tout en s'habillant, elle jeta un dernier coup d'œil sur sa chaumière et avisa le poirier. Une idée singulière lui passa par la tête, et elle ne put s'empêcher de sourire.

« Pendant que je m'apprête, voudriez-vous me rendre un service, l'homme de Dieu ? dit-elle à la Mort. Ce serait de monter sur mon poirier et de me cueillir les trois poires qui

restent. Je les mangerai en route.

— Soit ! » dit la Mort, et il monta sur le poirier.

Il cueillit les trois poires et voulut descendre ; mais, à sa grande surprise, il ne put en venir à bout.

« Hé ! Misère ! cria-t-il, aide-moi donc à descendre. Je crois que ce maudit poirier est ensorcelé. »

Misère vint sur le pas de la porte. La Mort faisait des efforts surhumains avec ses longs bras et ses longues jambes ; mais, au fur et à mesure qu'il se détachait de l'arbre, l'arbre, comme s'il eût été vivant, le reprenait et l'embrassait avec ses branches. C'était un spectacle si bouffon, que Misère partit d'un grand éclat de rire.

« Ma foi ! dit-elle, je ne suis point pressée d'aller en paradis. Tu es bien là, mon bonhomme. Restes-y. Le genre humain va me devoir une belle chandelle. »

Et Misère ferma sa porte, et laissa la Mort perché sur son poirier.

IV

Au bout d'un mois, comme la Mort ne faisait plus son service, on fut tout étonné de voir qu'il n'y avait eu aucun décès à Vicq, à Fresnes et à Condé. L'étonnement redoubla à la fin du mois suivant, surtout quand on apprit qu'il en était de même à Valenciennes, à Douai, à Lille et dans toute la Flandre.

On n'avait jamais ouï parler de pareille chose, et, lorsque vint la nouvelle année, on connut par l'almanach qu'il en était arrivé autant en France, en Belgique, en Hollande, ainsi que chez les Autrichiens, les Suédois et les Russiens.

L'année passa, et il fut établi que de puis quinze mois il n'y avait point eu dans le monde entier un seul cas de mort. Tous les malades avaient guéri sans que les médecins sussent comment ni pourquoi, ce qui ne les avait point empêchés de se faire honneur de toutes les cures.

Cette année s'écoula comme la précédente, sans décès, et, quand vint la Saint-Sylvestre, d'un bout de la terre à l'autre les hommes s'embrassèrent et se félicitèrent d'être devenus immortels.

On fit des réjouissances publiques, et il y eut en Flandre une fête comme on n'en avait point vu depuis que le monde est monde.

Les bons Flamands n'ayant plus peur de mourir d'indigestion, ni de goutte, ni d'apoplexie, burent et mangèrent tout leur saoul. On calcula qu'en trois jours chaque homme avait mangé une boisselée de grain, sans compter la viande et les légumes, et bu un brassin de bière, sans compter le genièvre et le brandevin.

J'avoue pour ma part que j'ai peine à le croire, mais toujours est-il que jamais le monde ne fut si heureux, et personne ne soupçonnait Misère d'être la cause de cette félicité universelle : Misère ne s'en vantait point, par modestie.

Tout alla bien durant dix, vingt, trente ans ; mais, au bout de trente ans, il ne fut point rare de voir des vieillards de cent dix

et cent vingt ans, ce qui est d'ordinaire l'âge de la dernière décrépitude. Or ceux-ci, accablés d'infirmités, la mémoire usée, aveugles et sourds, privés de goût, de tact et d'odorat, devenus insensibles à toute jouissance, commençaient à trouver que l'immortalité n'est point un si grand bienfait qu'on le croyait d'abord.

On les voyait se traîner au soleil, courbés sur leurs bâtons, le front chenu, le chef branlant, les yeux éteints, toussant, crachant, décharnés, rabougris, ratatinés, semblables à d'énormes limaces. Les femmes étaient encore plus horribles que les hommes.

Les vieillards les plus débiles restaient dans leurs lits, et il n'y avait point de maison où l'on ne trouvât cinq ou six lits où geignaient les aïeuls, au grand ennui de leurs arrière-petits-fils et fils de leurs arrière-petits-fils.

On fut même obligé de les rassembler dans d'immenses hospices où chaque nouvelle génération était occupée à soigner les précédentes, qui ne pouvaient guérir de la vie.

En outre, comme il ne se faisait plus de testaments, il n'y avait plus d'héritages, et les générations nouvelles ne possédaient rien en propre : tous les biens appartenaient de droit aux bisaïeuls et aux trisaïeuls, qui ne pouvaient en jouir.

Sous des rois invalides, les gouvernements s'affaiblirent, les lois se relâchèrent ; et bientôt les immortels, certains de ne point aller en enfer, s'abandonnèrent à tous les crimes : ils pillaient, volaient, violaient, incendiaient, mais, hélas ! ils ne pouvaient assassiner.

Dans chaque royaume le cri de « Vive le roi ! » devint un cri

séditieux et fut défendu sous les peines les plus sévères, à l'exception de la peine de mort.

Ce n'est point tout : comme les animaux ne mouraient pas plus que les hommes, bientôt la terre regorgea tellement d'habitants, qu'elle ne put les nourrir ; il vint une horrible famine, et les hommes, errant demi-nus par les campagnes, faute d'un toit pour abriter leur tête, souffrirent cruellement de la faim, sans pouvoir en mourir.

Si Misère avait connu cet effroyable désastre, elle n'eût point voulu le prolonger, même au prix de la vie ; mais, habitués de longue date aux privations et aux infirmités, elle et Faro en pâtissaient moins que les autres : puis ils étaient devenus quasi sourds et aveugles, et Misère ne se rendait pas bien compte de ce qui se passait autour d'elle.

Alors les hommes mirent autant d'ardeur à chercher le trépas qu'ils en avaient mis jadis à le fuir. On eut recours aux poisons les plus subtils et aux engins les plus meurtriers ; mais engins et poisons ne firent qu'endommager le corps sans le détruire.

On décréta des guerres formidables : d'un commun accord, pour se rendre le service de s'anéantir mutuellement, les nations se ruèrent les unes sur les autres ; mais on se fit un mal affreux sans parvenir à tuer un seul homme.

On rassembla un congrès de la mort : les médecins y vinrent des cinq parties du monde ; il en vint des blancs, des jaunes, des noirs, des cuivrés, et ils cherchèrent tous ensemble un remède contre la vie, sans pouvoir le trouver.

On proposa dix millions de francs de récompense pour quiconque le découvrirait : tous les docteurs écrivirent des

brochures sur la vie, comme ils en avaient écrit sur le choléra, et ils ne guérissent pas plus cette maladie que l'autre.

C'était une calamité plus épouvantable que le déluge, car elle sévissait plus longuement, et on ne prévoyait point qu'elle dût avoir une fin.

V

Or, à cette époque, il y avait à Condé un médecin fort savant, qui parlait presque toujours en latin et qu'on appelait le docteur *De Profundis*. C'était un très honnête homme qui avait expédié beaucoup de monde au bon temps, et qui était désolé de ne pouvoir plus guérir personne.

Un soir qu'il revenait de dîner chez le mayeur de Vicq, comme il avait trop bu d'un coup, il s'égara dans le marais. Le hasard le conduisit près du jardin de Misère, et il entendit une voix plaintive qui disait : « Oh ! qui me délivrera et qui délivrera la terre de l'immortalité, cent fois pire que la peste ! »

Le savant docteur leva les yeux, et sa joie n'eut d'égale que sa surprise : il avait reconnu la Mort.

« Comment ! c'est vous, mon vieil ami, lui dit-il, *quid agis in hac pyro* perché ?

— Rien du tout, docteur *De Profundis*, et c'est ce qui m'afflige, répondit la Mort ; donnez-moi donc la main que je

descende. »

Le bon docteur lui tendit la main, et la Mort fit un tel effort pour se détacher de l'arbre, qu'il enleva le docteur de terre. Le poirier saisit aussi celui-ci et l'enlaça de ses branches. *De Profundis* eut beau se débattre, il dut tenir compagnie à la Mort.

On fut fort étonné de ne point le voir le lendemain et le surlendemain. Comme il ne donnait pas signe de vie, on le fit afficher et mettre dans la gazette, mais ce fut peine perdue.

De Profundis était le premier homme qui eût disparu de Condé depuis de longues années. Avait-il donc trouvé le secret de mourir, et lui, jadis si généreux, se l'était-il réservé pour lui seul ?

Tous les Condéens sortirent de la ville pour se mettre à sa recherche : ils fouillèrent si bien la campagne en tous sens qu'ils arrivèrent au jardin de Misère. À leur approche, le docteur agita son mouchoir en signe de détresse.

« Par ici ! leur cria-t-il, par ici, mes amis : le voici, voici la Mort ! Je l'avais bien dit dans ma brochure, qu'on le retrouverait dans le marais de Vicq, le vrai berceau du choléra. Je le tiens enfin, mais *non possumus descendere* de ce maudit poirier.

— Vive la Mort ! » firent en chœur les Condéens, et ils s'approchèrent sans défiance.

Les premiers arrivés tendirent la main à la Mort et au docteur ; mais, ainsi que le docteur, ils furent enlevés de terre et saisis par les branches de l'arbre.

Bientôt le poirier fut tout couvert d'hommes. Chose

extraordinaire, il grandissait au fur et à mesure qu'il agrippait les gens. Ceux qui vinrent ensuite prirent les autres par les pieds, d'autres se suspendirent à ceux-ci, et tous ensemble formèrent les anneaux de plusieurs chaînes d'hommes qui s'étendaient à la distance d'une portée de crosse. Mais c'est en vain que les derniers, restés à terre, saquaient de toutes leurs forces, ils ne pouvaient arracher leurs amis du maudit arbre.

L'idée leur vint alors d'abattre le poirier : ils allèrent quérir des haches et commencèrent à le frapper tous ensemble ; hélas ! on ne voyait seulement pas la marque des coups.

Ils se regardaient tout penauds, et ne sachant plus à quel saint se vouer, quand Misère vint au bruit et en demanda la cause. On lui expliqua ce qui se passait depuis si longtemps, et elle comprit le mal qu'elle avait fait sans le vouloir.

« Moi seule puis délivrer la Mort, dit-elle, et j'y consens, mais à une condition, c'est que la Mort ne viendra nous chercher, Faro et moi, que quand je l'aurai appelé trois fois.

— Tope, dit la Mort, j'obtiens de saint Wanon qu'il arrange l'affaire avec le bon Dieu.

— Descendez, je vous le permets ! » cria Misère ; et la Mort, le docteur et les autres tombèrent du poirier comme des poires trop mûres.

La Mort se mit à sa besogne sans désespérer, et expédia les plus pressés ; mais chacun voulait passer le premier. Le brave homme vit qu'il aurait trop à faire. Il leva pour l'aider une armée de médecins et en nomma général en chef le docteur *De Profundis*.

Quelques jours suffirent à la Mort et au docteur pour

débarrasser la terre de l'excès des vivants, et tout rentra dans l'ordre. Tous les hommes âgés de plus de cent ans eurent droit de mourir et moururent, à l'exception de Misère qui se tint coite, et qui depuis n'a point encore appelé trois fois la Mort.

Voilà pourquoi, dit-on, Misère est toujours dans le monde.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Sapcal22
- Le ciel est par dessus le toit
- Zyephyrus
- Yann

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)